

# ***La République au défi de la guerre***

## **Préface**

Dépaysement et familiarité: je gage que le lecteur de ces pages retrouvées oscillera entre ces deux sentiments contrastés. La distance est grande en effet, aujourd'hui, par rapport au conflit franco-prussien de 1870-71, dont la portée et l'influence ultérieure sur le destin de la France furent fortes, mais dont tant de choses paraissent nous séparer : l'évolution des mœurs, les effets des prodigieux progrès scientifiques intervenus dans l'intervalle, les formes mêmes de la guerre -les barbaries du XXe siècle faisant apparaître celle-ci, quel que soit le sang versé, presque comme artisanale.

Et pourtant, simultanément, la fréquentation des deux hommes dont ces écrits restituent les traits de la façon si vivante les rend tout proches de notre curiosité et de notre sympathie, tant les questions qu'ils se posent, les choix qu'ils définissent, les obstacles qu'ils surmontent suscitent d'échos contemporains : quant à la force des solidarités familiales, quant au civisme dans la paix et dans la guerre, quant aux énergies qu'appellent la défense et l'illustration de la République et de la patrie contre toutes les démagogies et toutes les lâchetés.

Le Centenaire de la Grande Guerre vient tout juste de nous rappeler de quel prix peut être pour l'Histoire la profusion des journaux intimes et des correspondances privées -loin avant nos courriels rachitiques- pour ressusciter des ambiances, des hésitations, des passions : en somme la texture même d'une époque. Essentielles, indispensables, certes, sont les synthèses des manuels, bien maîtrisées, bien carrées, et nul ne songe à les discréditer. Mais l'abstraction les menace, et la téléologie empêche souvent de restituer, la suite étant connue après coup, la succession des potentialités enfuies, telles qu'elles furent vécues au ras des événements successifs, à hauteur d'homme, et telles qu'elles ont pu, chargées d'incertitudes et d'idées fausses, d'interprétations fragiles et d'angoisses infondées, contribuer à marquer ce qui advint à partir de ce qui fut cru.

Il me semble (et j'essaie de me garder de toute surévaluation découlant d'une fidélité dynastique, Marcel Jozon se trouvant être mon arrière-grand-père) que ces lettres et ce journal illustrent bien cette observation générale. La réalité où ils nous conduisent est vouée à nous instruire au-delà d'eux-mêmes. Les deux frères donnent le ton, mais c'est tout un groupe familial qui se rassemble autour d'eux, éclairé par les précieuses annexes, émergeant avec le parfum intact d'un milieu spécifique dans la tourmente générale.

On ne s'attendra pas à trouver ici trop de satisfactions littéraires : cet ingénieur et ce juriste, marqués à l'évidence par leur formation propre, ne se soucient pas de beau style, de portraits ciselés, de descriptions fouillées. La main court sur le papier, sans regret et sans rature. Prenons cela, délibérément, comme un gage de sincérité.

Sur le mode de vie d'une famille de la moyenne bourgeoisie, mi-provinciale, mi-parisienne, entre rentes et service d'Etat, entre scientisme et basoche, nombre de notations sont à glaner. Les comportements refusent tout luxe ostentatoire : on affiche la simplicité, au jour le jour. La classe domestique («les bonnes »...) reste généralement anonyme, en arrière-plan, dans une situation qui paraît toute naturelle, mais on manifeste le souci de ne pas trop mal la traiter. On relèvera une certaine conception de la femme et du mariage, où l'amour n'a pas toujours sa place : voyez la description par Marcel de la jeune femme qu'il songe à épouser, « forte comme Marie » et d'une « figure ordinaire », et, chose rassurante quant à des tentations dépensières, « mise très simplement avec une robe grise et un manteau de même étoffe. » Au demeurant, écrit Marcel, « ses idées se rapprochent beaucoup de celles que nous avons dans notre famille » - et puis, elle aura 100 000 francs de dot.

Ces questions d'argent sont traitées au jour le jour très soigneusement. Quinze ans après la guerre, Marcel Jozon enverra à sa nièce Julie Gratiot, lors de ses noces avec Eugène Rézal, deux livres de comptes en guise de présent, lui écrivant, avec des instructions précises sur la manière de les tenir : « Je ne me fais pas d'illusion sur la valeur de mon cadeau. Il ne fera pas brillante figure au milieu de tous ceux que tu vas recevoir. Mais il ne faut

pas toujours juger sur l'apparence. Ce sera un serviteur de tous les jours et si tu sais le consulter, il te donnera de sages avis... »<sup>1</sup>

Sur cette guerre telle qu'elle a été vécue à la base, que ce soit dans Paris assiégé, puis à Bordeaux, pour Paul, ou, pour Marcel, dans la petite ville de Château-Thierry (et indirectement à la Ferté-sous-Jouarre, où leur père est notaire), puis, comme officier du génie, dans la vaillante armée de Bourbaki, contrainte finalement de se jeter en Suisse pour échapper à la capture, ces écrits foisonnent de renseignements. Ils partagent avec beaucoup de sources similaires une capacité de faire ressentir une impression de désordre très généralement éprouvée, de doute sur le rôle et la place de chacun, de prolifération de fausses nouvelles égarant souvent les énergies ; mais aussi de la révélation de tempéraments que le quotidien des jours tendait à dissimuler et de la possibilité offerte aux meilleurs caractères d'assurer une organisation salubre. Ainsi, du côté du génie, le désordre de la guerre, qui va parfois jusqu'à une pagaille complète, laisse-t-il pleine latitude d'influence, comme le journal de Marcel en témoigne, aux initiatives individuelles fondées sur une autorité naturelle.

La lecture de ces textes convainc de l'importance de convictions politiques fortes qui soient à même de faire garder un cap dans la tempête, quand les esprits vacillent de partout. Celles qui se sont forgées dans cette famille-là sont robustes et claires. Elles se posent contre un Second Empire auquel on ne pardonne ni son origine odieuse, ni ses défaillances en politique étrangère, ni ses impérities militaires, dans l'ordre des approvisionnements comme de la stratégie, ni ses compromissions avec l'Église (ah ! les Jésuites et leurs complots, ah ! ce pape retombé en enfance auquel on concède l'infailibilité, ah ! ces soldats vendéens qu'on a laissé croître dans une ignorance crasse, en contraste si vif avec l'éducation des ouvriers parisiens...). Il paraît que la mode est aujourd'hui à une « réhabilitation » du régime de Napoléon le Petit : posons donc ce livre comme une pièce utile pour la résistance aux excès de cette tentation historiographique.

Si Paul paraît regretter, chemin faisant, qu'il lui soit parfois ardu de faire de sa femme une « bonne républicaine », l'exception

---

<sup>1</sup> Le texte complet –topique– est reproduit dans Marguerite Perrot, *Le Mode de vie des familles bourgeoises*, Paris, Armand Colin, 1961, p. 254-265.

confirme la règle : la plupart des membres du clan ont prouvé avant le 4-Septembre et la chute du régime, au besoin dans le prétoire (ce fut le fameux « procès des Treize »), qu'ils vibraient d'une même certitude. Le scientisme n'est pas loin, ni l'école saint-simonienne, et Henri Boca, qui devient le beau-père de Marcel Jozon, est un fouriériste ardent qui a dépensé une partie de sa fortune (c'est un rentier) dans des entreprises développées au service de « ses idées », chose qui ne paraît pas heurter son gendre putatif, dès lors qu'une dot minimale demeure promise.

De l'extrême gauche on se méfie. Moins parce que ce monde de notaires et d'avocats y décèlerait une menace grave contre la propriété, que parce qu'on y voit un renfort indirect pour la droite conservatrice et « réactionnaire », sous sa double forme royaliste et bonapartiste, jouant de la peur des « Rouges ».

Député à l'Assemblée de Bordeaux, Paul Jozon est explicite sur ce point et si sa profession de foi, ici reproduite, qui lui a valu d'être élu, se situe dans le droit fil du programme de Saint-Mandé qu'avaient élaboré les républicains à la fin de l'Empire (avec, au premier rang, la séparation de l'Eglise et de l'Etat), on le voit destiné à devenir un ardent gambettiste, c'est-à-dire le tenant d'une République capable de rassurer la France des petites villes et des campagnes pour y installer son assise.

Sur l'affrontement entre la capitale et la province, la correspondance de Paul Jozon, avant et pendant le siège, est prolixe en observations éclairantes et, en dépit de certains commentaires cruels à propos de tel ou tel personnage d'arrière-plan, son jugement sur la vaillance de la population, sur sa résistance aux privations et au froid, sur sa combativité spontanée est dans l'ensemble positif. On trouve là la chronique d'un « bourgeois de Paris », qui se situe dans la ligne de divers précédents, réapparus de siècle en siècle, et qui ne fait pas mauvaise figure parmi ceux-ci.

La réaction de nos personnages à la Commune s'inscrit dans le droit fil de ces convictions. Ni l'un ni l'autre ne se trouve à Paris à ce moment-là, - ce qui nous prive de témoignages de première main, - mais ils réagissent à l'unisson : pour déplorer à la fois les violences ravageuses de la révolte et l'horreur de la répression versaillaise. Paul Jozon, en s'inscrivant plus tard, au

Parlement, dans la cohorte des partisans de l'amnistie en faveur des communards déportés, sera bien fidèle à cela.

On rêvera peut-être, une fois l'ouvrage refermé, au destin ultérieur des deux hommes. En songeant que l'aîné –dont Pierre Allorant a retracé naguère le trop bref itinéraire- paraissait promis à figurer de belle façon parmi ces légistes qui ont enraciné la Troisième République si la mort ne l'avait pas fauché presque aussi jeune que son « patron » Léon Gambetta, et tout juste avant lui. Et que Marcel Jozon put au contraire connaître une carrière brillante de serviteur de l'Etat, recevant tous les honneurs de sa profession, puisqu'il fut porté avant sa retraite à la tête du Conseil général des Ponts et chaussées : ces ponts à la construction et à la consolidation desquels il présida efficacement après en avoir détruit quelques-uns en 1870.

Jean-Noël Jeanneney